

# HOMÉLIE II.

## ABRAHAM INTERCÉDANT POUR SODOME.

HOMÉLIE SUR GENÈSE XVIII, 16-32.

---

*Et ces hommes se levèrent de là et regardèrent vers Sodome ; et Abraham marchoit avec eux pour les conduire. Et l'Éternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire , puisque Abraham doit certainement devenir une nation grande et puissante , et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui ? car je le connois , et je sais qu'il commandera à ses enfans et à sa maison après lui de garder la voie de l'Éternel pour faire ce qui est juste et droit , afin que l'Éternel fasse venir sur Abraham tout ce qu'il lui a dit. Et l'Éternel dit : Parce que le cri de Sodome et de Gomorrhe est augmenté et que leur péché est fort aggravé ; je descendrai maintenant et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui est venu jusqu'à moi ; et si cela n'est pas , je le saurai. Ces hommes*

*donc partant de là alloient vers Sodome ; mais Abraham se tint encore devant l'Éternel ; et il s'approcha et dit : Feras-tu périr le juste avec le méchant ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville , les feras-tu périr aussi ? Ne pardonneras-tu point à la ville à cause des cinquante justes qui y seront ? etc.*

---

QUEL beau sujet de méditation nous offrent ces paroles ! Que ce trait de l'histoire Sainte est sublime dans sa simplicité ! Il nous introduit en quelque sorte dans le Conseil du Très-Haut : il lève ce voile derrière lequel la Providence se cache à nos regards , comme pour se faire chercher et deviner par le cœur du fidèle. Nous entendons l'Éternel lui-même parler de ses desseins augustes. Nous sommes témoins de sa conduite à l'égard des nations et à l'égard des particuliers , envers ceux qui l'offensent et envers ceux qui l'honorent. Nous éprouvons à la fois et ce trouble puissant qu'excitent dans notre cœur les grands intérêts des peuples , et ce sentiment profond , religieux , avec lequel nous suivons les dispensations du Seigneur envers les siens. Cette histoire enfin nous offre réunis dans un même tableau , les traits les plus terribles de la justice du Ciel et les traits les plus touchans

de sa bonté. Mais, nous l'avouons, c'est ici un de ces sujets difficiles à traiter par leur beauté même : toute leur impression se fait à la seule lecture : vouloir en développer les circonstances, c'est risquer d'en affaiblir l'effet. Bornons-nous donc à le repasser avec vous sans étude et sans art. Livrons-nous ensemble aux réflexions qu'il fait naître, à l'émotion qu'il produit, aux sentimens qu'il inspire, et Dieu veuille par sa grâce les faire pénétrer plus avant dans nos cœurs. Amen.

Sodome et les autres villes de la plaine du Jourdain ont comblé la mesure de leurs crimes : l'Éternel se prépare à les punir. Les fléaux du Ciel vont bouleverser cette contrée malheureuse où la nature encore riante et paisible n'annonce par aucun présage l'événement terrible qui va se passer. Mais avant qu'il s'accomplisse Dieu se révèle au juste Abraham ; il daigne lui communiquer ses desseins et, par la plus étonnante condescendance, le consulter en quelque sorte sur ce qu'il va faire. *Et le Seigneur dit : Cacherais-je à Abraham ce que je vais faire ?*

C'est ainsi, M. F., que la religion, en nous donnant de Dieu les idées les plus sublimes, sait en même temps le rapprocher de nous de la manière la plus intime et la plus tendre. Elle nous l'offre non-seulement comme un Maître

et un puissant Protecteur, mais comme un Père et un Ami qui consent à observer avec nous la même conduite qu'un de nos semblables à qui nous serions unis par les nœuds les plus étroits.

Ce caractère de nos Saints Livres est une des causes du vif intérêt avec lequel on les relit sans cesse, et une preuve frappante de leur divinité. « Que dans ces mêmes livres, » dit à se sujet un homme d'un jugement exquis, « que dans ces mêmes livres où se montrent sans » aucun alliage les idées les plus pures et les » plus hautes de la Divinité, que dans ces livres » pleins du plus profond respect pour Dieu » et de la crainte de Dieu la plus religieuse, » le Très-Haut paroisse en même temps traiter » l'homme comme un ami dans la force du terme, » entrer avec lui en discussion comme avec un » égal, sans que cette espèce de commerce si » extraordinaire affoiblisse jamais dans l'homme » la vénération et la soumission, c'est ce qui » est pour moi une démonstration morale de » l'inspiration divine; c'est ce que l'homme » n'auroit jamais inventé. »

Mais si déjà sous l'ancienne loi la bonté divine se montrait avec tant d'abandon et des traits si touchans à quelques justes privilégiés, c'est à l'Évangile qu'il appartenait de nous en développer tous les trésors et de parler à tous les

fidèles le langage de la confiance et de l'amour. *Je ne vous appelle plus serviteurs*, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, *car le serviteur ignore ce que son maître fait, mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père* (1). Qu'elle est aimable cette religion qui se présente sous de pareils traits ! Qu'elle est bien faite pour les âmes nobles et les cœurs sensibles ! Elle agrandit, elle élève l'homme au delà de ce que l'imagination la plus exaltée peut concevoir. Elle auéantit en quelque sorte la distance qui nous sépare de l'Être Infini.

*Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent* (2). Ce fut donc premièrement à son intégrité qu'Abraham dut cette marque signalée de confiance. Ce fut à cette foi qu'il faisoit briller comme un flambeau au milieu des ténèbres de l'idolâtrie qui couvroient alors la terre ; à cette obéissance que Celui qui lit dans l'avenir voyoit sortir triomphante de l'épreuve terrible à laquelle le patriarche devoit être appelé. Mais notre texte nous indique une vertu particulière et remarquable dont Dieu distinguoit en lui le germe et qu'il se plut à récompenser à l'avance.

(1) Jean XV, 15.

(2) Ps. XXV, 14.

C'est ce zèle ardent qui lui fait désirer que le Dieu qu'il adore soit adoré de tous ceux qui l'entourent. C'est le soin qu'il prendra de perpétuer dans sa famille et sa postérité la connaissance et le culte du Seigneur : *Je le connois ; je sais qu'il ordonnera à ses enfans et à sa maison après lui de suivre la volonté de l'Éternel, de s'attacher à la justice et à la vertu.* Il semble que Dieu veuille faire servir l'événement qui s'approche à l'instruction du fils de la promesse. Il veut qu'Abraham puisse lui dire : « Mon fils ,  
 » là fut Sodome. Dans ces lieux où tu ne vois  
 » que des eaux croupissantes, une mer infecte  
 » et sulphureuse , s'élevoient des villes floris-  
 » santes , habitées par un peuple nombreux. La  
 » corruption de ce peuple étant montée à son  
 » comble , les fléaux du Ciel le firent disparaître  
 » de dessus la terre. Cette catastrophe ne fut  
 » pas l'effet du hasard ou d'une crise violente  
 » de la nature ; l'Éternel lui-même daigna se  
 » révéler à moi et me dit : Je détruirai Sodome.  
 » O mon fils , crains donc l'Éternel et marche  
 » en sa présence ! »

Que j'aime à me représenter un père vertueux et respecté formant ainsi le cœur de ses enfans , leur commandant par son exemple et ses leçons de servir l'Éternel , tirant des événemens ces instructions énergiques si propres à faire une

impression profonde sur leur imagination vive et mobile ; s'emparant de leur âme tendre et naïve pour y graver d'une manière ineffaçable la crainte de l'Éternel ; *la crainte de l'Éternel*, la base de toute vertu , *le plus haut point de la sagesse* (1) ! Que le titre de père me paroît grand sous ce point de vue !

O vous que la nature appelle à ce noble ministère , je pourrois vous dire , que le remplir dignement c'est vous préparer à vous-mêmes les jouissances les plus pures et les plus vives. Nos enfans étant la partie la plus sensible de nous-mêmes , le cœur d'un père peut seul concevoir la satisfaction que nous causent leur sagesse et leur piété. C'est cette espérance qui remplit les yeux d'un homme de bien de douces larmes lorsqu'il considère son fils encore au berceau. Ce sont les vertus de nos enfans qui feront un jour le lustre de notre vieillesse et l'honneur de nos cheveux blancs. Je pourrois vous dire encore que ce désir qui se trouve gravé au fond de notre cœur , auquel tant de héros de l'antiquité ont sacrifié leur sang , ce désir de laisser après nous quelque ombre de nous-mêmes , ne sauroit être satisfait d'une manière plus réelle et plus noble qu'en laissant notre âme , nos

(1) Ps. CXI, 10.

vertus, nos principes en héritage à nos enfans ; qu'en faisant revivre en eux notre droiture et notre piété tandis que nous reposerons, comme Abraham, dans un monde meilleur. Mais quelque fortes et touchantes que soient de telles considérations, notre texte nous appelle à de plus hautes pensées ; il ouvre devant nous une plus vaste perspective. C'est en instruisant Isaac dans la crainte du Seigneur qu'Abraham forme en lui d'avance cette nation grande et puissante, ce peuple d'élus, cet Israël qui doit conserver à travers les ténèbres de l'idolâtrie le nom, le culte, les promesses et la protection du Très-Haut.

Ce n'est donc point un vain système ; ce n'est point une chimérique espérance ; Dieu lui-même en est garant. Le père qui forme ses enfans à la piété ne travaille point en vain ; il ne travaille pas seulement pour sa félicité, pour la leur, mais pour la société tout entière et peut-être pour une longue suite de générations. A cette idée l'âme s'émeut et s'élève. O homme qui ne fais que passer sur la terre, il est donc en ton pouvoir de laisser pour des siècles des semences de vertu, de piété ! Et si la moindre de nos actions s'agrandit lorsque ses conséquences peuvent s'étendre sur les races futures, si la société doit quelque reconnaissance au cultivateur qui



plante un arbre afin qu'il offre un jour son ombre au voyageur fatigué, celui qui forme à la vertu de jeunes citoyens qui en formeront d'autres à leur tour, celui qui met dans leur cœur des germes heureux qui fructifieront après lui et passeront à la postérité la plus reculée, n'est-il pas le bienfaiteur, le restaurateur de sa patrie?

Pères et mères, voilà ce que vous pouvez être : voilà le bien que vous pouvez faire. Et si vous vous acquittez religieusement d'un devoir si saint, les bénédictions des hommes ne seront pas votre plus glorieuse récompense. Il vous en prépare une plus grande ce Dieu protecteur des sociétés, ce Dieu qui assigne le premier rang parmi les vertus à celles qui ont le plus d'influence sur le bonheur du genre humain, et qui les couronna jadis dans Abraham par la protection la plus constante et la distinction la plus signalée.

Le Seigneur se révéla donc à ce saint homme et lui dit : *Le cri du péché de Sodome et de Gomorrhe devient tous les jours plus fort, et la mesure de leur crime est comblée.* Ainsi, M. F., tandis qu'une fausse philosophie fait du lieu qu'habite l'Être Suprême, un séjour inaccessible au bruit des événemens ; de sa félicité, une apathie profonde et invincible pour le vice et la vertu ; de sa grandeur, un froid dédain pour les créatures qu'il a pourtant daigné former ;

tandis que le pécheur ouvrant son cœur aux illusions qui nourrissent sa sécurité, se flatte dans son délire que *l'Éternel ne le verra point, que le Dieu de Jacob ne l'entendra point* (1) ; l'Écriture-Sainte, plus conforme à la voix de la raison, à l'instinct secret de notre âme, l'Écriture-Sainte nous apprend que celui qui grava en nous des principes ineffaçables de justice ; sera le vengeur de leur infraction. Le ciel communique avec la terre. Semblables à ces vapeurs qui de notre globe s'élèvent dans les airs et vont y former les orages, nos péchés montent jusqu'au trône de l'Éternel. Le crime du coupable est son propre accusateur. L'Écriture lui donne non-seulement une voix, mais un *cri* ; qui peut rendre l'énergie de cette expression ? un *cri* qui, perçant les sphères célestes, appelle la justice divine et la sollicite de frapper cette tête dévouée.

*La mesure de leurs crimes est comblée*, dit encore le Seigneur. Il est donc un terme où s'arrête la patience divine, où la clémence du Souverain laisse agir sa justice. Quel est ce terme ? Le pécheur l'ignore ; chacune de ses fautes contribue à l'avancer ; peut-être en est-il proche ; peut-être le crime qu'il va commettre avec sécurité est cette goutte fatale qui fait répandre la coupe de la colère.

(1) Ps. XCIV, 7.

*Je descendrai maintenant*, ajoute l'Éternel, *et je verrai s'ils ont fait toutes ces choses dont le cri est venu jusqu'à moi.* Sans doute Celui à qui tout est connu, tout est présent, Celui qui n'est *jamais loin de chacun de nous* (1), n'avoit pas besoin de descendre dans ces villes criminelles pour s'assurer de leurs iniquités; mais c'est là un superbe symbole de la justice divine qui nous annonce la marche que nous devons suivre. On a peint la *Justice* une balance à la main et un bandeau sur les yeux pour faire entendre qu'elle étoit impartiale et exempte de prévention. Cette figure est belle sans doute, mais elle est plus belle encore l'image d'un Dieu qui descend de son trône pour examiner le crime de l'accusé et entendre sa défense; d'un Dieu qui, pour nous tracer un modèle, paroît suivre ces formes lentes faites pour des êtres bornés. Je le répète, ce n'est là qu'une figure, mais quelle grande leçon elle nous donne!

Qu'ils la méditent ces hommes qui jugent tous les jours leurs frères avec tant de précipitation et de sévérité; qui sur des bruits et des rapports incertains, sur une apparence sans réalité, sur un soupçon qui n'a de fondement que dans une imagination dérégulée, condamnent des

(1) Act. XVII, 27.

personnes peut-être irréprochables et dignes d'estime. Qu'ils comparent la marche qu'on les voit suivre avec celle dont Dieu nous donne ici l'exemple, et qu'ils rougissent de la témérité de leurs jugemens. Ils condamnent souvent des innocens, sans examen, sans aucune réflexion en leur faveur; et Dieu examine tout avec une scrupuleuse exactitude avant de juger les plus criminels des hommes! Ils s'aveuglent eux-mêmes; ils s'imaginent voir ce qu'ils ne voient point, et Dieu dissimule en quelque sorte ce qu'il voit! et quoiqu'il *remplisse le ciel et la terre* (1), il nous dit, pour parler comme nous, pour se proportionner à nous, qu'il descend du ciel afin de s'assurer par ses propres yeux des crimes qu'il doit punir! Il semble oublier ce qu'il est: il parle et agit en homme pour rappeler à l'homme la circonspection que lui impose la foiblesse de ses connoissances; et l'homme, oubliant ce qu'il est, parle et agit en Dieu; il juge hardiment ce qui lui est inconnu, comme s'il voyoit le fond des cœurs!

Il est cependant des personnes qui dans le cours ordinaire de la vie respectent les lois de l'équité, et qui pénétrées de l'injustice, de la cruauté des jugemens téméraires, se reprocheroient de prononcer légèrement sur la conduite

(1) Jérém. XXIII, 24.

du prochain ; mais lorsqu'il s'agit de ces scandales crians , de ces forfaits qui souillent la terre , qui outragent la nature , et dont le cri s'élève au milieu de la société troublée , oh ! alors elles n'examinent plus. Leur vertu leur semble compromise à suspendre leur indignation : tout homme qui doute , qui balance , qui cherche ce qui pourroit excuser le coupable , leur paroît sans chaleur , sans élévation , sans énergie. N'est-ce donc pas assez , hélas ! que nos vices et nos passions nous égarent si souvent ? Faut-il que nos vertus même nous servent quelquefois d'écueil ? Foibles mortels à qui la fragilité de notre cœur et les bornes de nos lumières fourniroient tant de motifs de lenteur , de circonspection , d'indulgence , si la puissance suprême nous eût appartenu , la foudre fût tombée à l'instant sur Sodome ; et Dieu dit : *Je descendrai et je verrai s'ils ont fait toutes ces choses dont le cri est venu jusqu'à moi.*

Mais quel effet produisit sur Abraham cette révélation que Dieu lui fit de ses desseins ? Combien de prétendus justes à sa place se fussent enflés d'orgueil , et se plaçant au-dessus du reste des humains , auroient joui du spectacle de la destruction de Sodome si propre à relever la distinction qu'ils recevoient ! Ce ne sont point là les sentimens d'Abraham. Il se montre digne

de la confiance de son Créateur; ce qu'elle a de glorieux pour lui n'est point ce qu'il envisage. Deux sentimens l'occupent tout entier; le zèle pour la gloire de Dieu; la compassion pour les coupables; *Abraham s'approcha et dit: Ferois-tu périr le juste avec le méchant? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville, les feras-tu périr aussi? Ne pardonneras-tu pas plutôt à la ville en leur considération? Il ne sera pas dit que tu fasses mourir le juste avec l'impie et que l'homme de bien soit traité comme le méchant. Non, il ne sera pas dit que le Juge de toute la terre n'exerce pas la justice.*

Mais son zèle n'est-il point indiscret? Ne doit-il pas adorer en silence les dispensations divines? Oublie-t-il que les calamités nationales enveloppent sans distinction tous les individus attachés au sort les uns des autres par la nature même des choses?

Remarquons, M. F., qu'il n'est pas ici question d'un de ces fléaux où Dieu laissant agir les causes secondes se montre le moteur général du globe plutôt que le juge de chaque homme en particulier. Le châtiment qui alloit tomber sur ces villes corrompues étoit extraordinaire et miraculeux, infligé immédiatement par Dieu lui-même, et destiné à signaler sa justice. On con-

toit donc que le cœur d'Abraham eût été blessé que le juste en fût l'objet comme le méchant. Quand la bonté divine, en se communiquant au patriarche ne l'eût pas autorisé à parler avec cette liberté respectueuse, le sentiment qui l'inspiroit eût été son excuse; mais la suite de cette histoire montre qu'Abraham parloit dans l'esprit qui animoit la Divinité. Il semble même qu'en daignant ainsi converser avec lui, le Très-Haut se plût à l'éprouver, à lui faire développer les sentimens de son âme droite et vertueuse.

La compassion pour les coupables est le second trait que nous offre la conduite d'Abraham : elle perce dans tout son discours quoiqu'il n'ose y donner l'essor. Il semble agir avec Dieu comme avec un Supérieur irrité dont on ménage le juste courroux, et à qui l'on ne développe ses sentimens que par degrés, afin de le fléchir peu à peu; mais chez lui cette conduite est l'effet d'une timidité respectueuse et non d'un art déplacé vis-à-vis du Scrutateur des pensées. N'osant plaider ouvertement la cause des habitans de Sodome, il voudroit les mettre sous l'égide des justes qui habitent au milieu d'eux.

Qu'elle est touchante cette compassion dans un homme aussi grand, aussi pur, chez le père des croyans, dont le nom seul réveille l'idée de la foi et de l'intégrité! Les hommes n'ont d'or-

dinaire pour leurs semblables qu'une indulgence intéressée et sympathique ; ils excusent les égaremens dans lesquels un penchant secret les avertit qu'ils pourroient tomber eux-mêmes ; mais rigoureux dans leur justice à l'égard de ceux dont ils se croient exempts, ils penseroient se dégrader en plaignant les coupables. Ce n'est pas assez pour eux d'applaudir à la justice divine lorsqu'elle déploie son bras ; ils l'appellent ; ils s'étonnent, ils s'indignent de ses délais, et si la foudre ne tombe pas à leur voix, on les entend, je frémis de le dire, citer l'Eternel à leur tribunal, accuser sa sagesse, sa justice, élever des doutes sur son existence. Un tel spectacle est fréquent de nos jours : il n'est aucun de nous peut-être aux oreilles de qui ces propos impies n'aient retenti. Il semble quelquefois, o mon Dieu, qu'à la réserve de tes élus, la foule des hommes se partage entre ceux qui bravent ta justice et ceux qui la blasphèment.

Je sais qu'il est des circonstances où l'intérêt même de l'humanité doit mettre des bornes à la sensibilité naturelle, et nous faire souscrire au châtimement des coupables ; mais la justice est calme et tranquille ; elle permet à la tendre compassion de soupirer, même en lui imposant silence. Vous voulez en vain vous couvrir de son voile lorsque l'accent de la passion décèle l'amertume



l'amertume de votre cœur, lorsque votre imagination en délire poursuit le coupable jusque dans l'éternité, comme pour lui fermer tout accès au trône de miséricorde. Ah ! que celui qui sonde les cœurs et les reins pèse les mortels dans sa balance : qu'il prononce jusqu'à quel point l'abus de ses grâces, l'oubli des lumières naturelles, la foiblesse à résister au mal peut les rendre dignes de châtement ; mais ce n'est point à un homme à juger un autre homme. La vertu la plus pure est aussi la plus indulgente. Abraham plaint Sodome : ils sont présens à son esprit ces écueils dont notre vie est semée, qui peuvent nous surprendre, où l'on peut faire naufrage dans le chemin de l'iniquité, vice de l'éducation, empire de l'habitude, orage des passions, sophismes de l'esprit que favorisent les égaremens du cœur, respect humain, contagion de l'exemple. Où est le juste, se dit-il à lui-même, qui fût sûr de résister à tous ces ennemis ensemble ? Ce n'est pas à moi à décider jusqu'à quel point ils ont concouru à perdre les malheureux habitans de Sodome. Plein de ces idées il intercède pour eux, et il ne tient pas à lui qu'après les avoir sauvés par sa valeur des mains de leurs ennemis, il ne les délivre par sa charité de celles de la Justice vengeresse et ne les arrache aux suites de leurs propres crimes.

Chrétiens, que l'exemple d'Abraham ne soit pas perdu pour nous. A la vue des désordres qui inondent la terre, qui infectent le monde moral, nous pouvons, nous devons sans doute nous livrer à cette indignation vertueuse qui oppose au mal une digue salutaire, forme l'opinion publique ou la révéille et lui rend son énergie. Mais si notre humeur, nos passions, notre nature enfin mêlent à cette sainte horreur du crime quelques sentimens de haine pour le criminel, oh! ne les laissons point séjourner dans notre âme; ils la dépraveroient; ils s'y tourneroient en fiel, en amertume. Sachons réfléchir, comme Abraham, en faveur de ceux qui s'égarèrent. Sachons nous écrier avec Jésus : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (1). Pensons, hélas! pensons à ce tribunal terrible que la foi nous présente et où ils doivent comparoître; et nous les envisagerons alors comme on les envisage de ces régions élevées où les passions n'ont plus d'empire. Nous ne les verrons plus que de cet œil de compassion avec lequel les voient sans doute les Intelligences célestes et les Esprits bienheureux.

Et qui pourroit ne pas sentir le charme de cette vertu à la fois sublime et modeste, pure

(1) Luc XXIII, 34.

et compatissante ? Le méchant lui-même l'adore sous de pareils traits. Et ne l'oublions pas, c'est surtout dans un siècle corrompu que le caractère principal du juste doit être une douce indulgence. A cette époque heureuse de l'âge d'un peuple où règnent la piété et les mœurs, où elles sont étayées de l'exemple et de l'opinion publique dans toute son intégrité, celui qui s'écarte de la vertu malgré ce double frein a nécessairement un cœur mal placé : il est en morale ce qu'est un monstre en physique. Mais dans un temps de décadence, d'incrédulité, de corruption où toutes les passions furent aux prises et toutes les opinions ébranlées, où tous les ressorts de la vertu semblent usés et dissous, o M. C. F., en voyant le nombre des coupables, frémissons de la puissance du torrent qui les entraîne, et qu'il nous inspire plus de pitié que de colère.

Voilà les sentimens que le Dieu des miséricordes se plaît à voir dans Abraham ; aussi lui accorde-t-il sans hésiter sa demande. Il lui promet non-seulement d'épargner les justes qui seroient dans Sodome, mais encore de faire grâce à la ville même en leur faveur, s'il y en a cinquante ; et sur de nouvelles prières que lui adresse successivement le patriarche quoique en tremblant, il fait la même promesse à l'égard de

quarante-cinq, de quarante, de trente, de vingt, de dix. Abraham n'ose aller plus loin : en apprenant qu'il n'y a pas même dix justes dans Sodome, il se tait ; le saisissement et la consternation lient sa langue.

*Il n'y a pas dix justes !* Image terrible en effet d'une corruption universelle ! Il est donc pour l'âme une épidémie plus à craindre que n'est pour le corps le souffle pestilentiel ! Elle étoit parvenue pour Sodome à son dernier période, à ce période où le Créateur n'apercevant dans tout un peuple aucun individu qui lui offre quelque trait de sa ressemblance, détruit lui-même son ouvrage.

*Il n'y a pas dix justes !* Droiture du cœur, sensibilité naturelle, respect pour l'Être Suprême, penchans heureux dont nous apportons en naissant le germe, tout est effacé, tout a péri !

*Il n'y a pas dix justes !* Dans ce vaste champ qu'ensemença le Créateur, l'ivraie n'est pas seulement mêlée au bon grain, elle l'a étouffé. L'œil erre au loin sans en apercevoir aucun vestige. Ainsi donc le feu du ciel qui va consumer ces villes, faire expirer à la fois les individus de tout sexe, de tout âge, de tout état et réunir la voix de tout un peuple en un seul cri de douleur, ce fléau terrible est un bienfait pour l'en-

fant encore à naître et pour celui qui ne connoît pas encore le mal. Ce seroient des fruits empoisonnés dès leur naissance ; ils ne vivroient que pour le crime ; et l'existence , le premier des biens , seroit pour eux le don le plus funeste.

Nous finissons ici l'explication de notre texte.

Parmi les impressions diverses que nous laissent les traits variés de ce tableau , ce qui me frappe le plus , M. F. , c'est le prix de la vertu religieuse , de l'obéissance , de la fidélité , que notre texte met dans le jour le plus éclatant et qui ressort ici de toutes parts. Abraham conversant avec Dieu ; Dieu se révélant à Abraham ; Dieu promettant de pardonner à Sodome si elle renferme dix justes , voilà des traits qui pénètrent le cœur et se gravent dans l'imagination.

Ce n'est donc pas assez que l'obéissance aux lois du Seigneur nous procure l'estime , la bienveillance de nos semblables ; ce n'est pas assez qu'elle nous assure cette approbation de la conscience qui nous soutient , nous console et met toujours une distance infinie entre le sort du juste et celui du méchant. Elle élève l'homme à l'intimité de son Créateur , et le transporte , pour ainsi dire , dans le séjour de la lumière. Prodiges heureux que la foi , mère des vertus

renouvelle dans tous les âges ! Eh ! que ne puis-je , levant le voile de l'humilité qui les dérobe à nos regards , vous montrer des Chrétiens réconciliés avec Dieu par Christ , s'élevant sans crainte à l'Éternel , s'entretenant avec lui , exposant avec une douce confiance leurs doutes , leurs désirs , leurs requêtes ; déposant leurs peines et leurs inquiétudes dans son sein ; retraçant dans leur âme son image , et retirant de ce divin commerce avec le Père des lumières une nouvelle mesure de paix et d'intelligence ! Oui , M. F. , n'en doutez pas , si l'Éternel ne révèle plus d'une manière sensible ses desseins aux mortels , il existe toujours entre le fidèle et son Dieu une sympathie qui le fait juger bien mieux que le commun des hommes des vues de la Providence. Ce n'est pas lui que vous verrez censurer sa marche ou murmurer de ses délais. Animé du même esprit , un heureux instinct lui fait pressentir ses dispensations ; il en attend l'accomplissement dans l'adoration et le silence. Rentrant ensuite dans le commerce des hommes , descendant en quelque sorte sur la terre , il y rapporte ce courage supérieur aux tentations et aux revers , cette résignation qui charme jusqu'aux souffrances , ce calme divin , cette paix de Dieu qui brille sur son front et que les hommes aiment à contempler sans savoir à quelle source il la puise.

Mais ces idées sont peut-être étrangères à plusieurs de ceux qui m'écoutent ; et telle est la foiblesse de notre nature que le fidèle lui-même éprouve trop souvent le besoin de s'appuyer sur les objets sensibles, et que les motifs à la vertu qu'ils lui fournissent servent puissamment à l'affermir.

Or, M. F., de tous ces motifs terrestres notre texte nous présente le plus fort, le plus noble, le seul dont nous puissions vous occuper sans trop descendre de la hauteur à laquelle nous nous étions élevés. Il nous montre dans la piété, dans la justice, le soutien de la société, durant l'économie présente, et sa sauvegarde assurée. Non-seulement le juste en est le bienfaiteur par son exemple ; non-seulement il est un flambeau au milieu des ténèbres, une colonne qui sert au foible d'appui, un parfum qui arrête les progrès de la contagion, mais il est véritablement le conservateur de son pays, et, pour ce monde, un médiateur entre Dieu et les hommes.

Grande et sublime idée ! Pour vous la rendre sensible ; pour la faire pénétrer dans vos âmes comme elle pénètre à présent dans la mienne, où trouverai-je quelque image qui ne soit pas trop foible, trop inférieure à mon sujet ? Supposons un instant que cette ville qui nous vit

naître ou qui nous adopta , devint la proie d'un vainqueur redoutable et justement irrité ; que sans espoir d'échapper à sa vengeance , n'ayant à attendre qu'une sentence terrible , nous l'attendissions en effet dans le silence de la consternation et de la terreur ; qu'il nous paroîtroit beau le rôle de celui qui s'avanceroit pour demander grâce , et en considération duquel le vainqueur nous l'accorderoit ! Eh bien , M. F. , ce rôle qui vous semble si beau , c'est celui du juste au milieu d'une nation corrompue. Il en est le défenseur ; les fléaux du ciel qui respectent sa tête n'osent frapper la contrée qu'il habite : ses vertus et ses prières écartent longtemps la foudre prête à tomber. C'est à son ombre et sous sa protection que les coupables respirent. C'est à lui qu'ils doivent le délai du châtiment , le temps du repentir. Il sert la patrie par ses vertus bien plus encore que le guerrier par son courage , que le négociant , le politique par leurs spéculations , ou le savant par son génie. Et pour la servir ainsi il n'est besoin ni d'un rang élevé , ni des talens , ni de la fortune , en un mot d'aucun de ces avantages brillans qui ne peuvent être le partage du grand nombre. Le citoyen le plus obscur peut y aspirer ; et souvent ce sont des hommes ignorés , des hommes que leur humilité dérobe à nos regards



ou que la multitude légère dédaigne : ce sont eux qui , sans qu'ils le sachent , suspendent ta colère , o mon Dieu , et sont le canal par où tes grâces coulent sur la terre.

Divin privilège de la vertu ! Ah, qu'il échauffe, qu'il embrase nos cœurs ! Comprenons enfin , comprenons quels sont les hommes dont nous avons besoin , les hommes qui peuvent ramener la bénédiction du Ciel sur nos familles , sur notre Sion , sur cette Genève à laquelle nous sommes attachés par des liens si forts et si tendres , par des liens qui ne peuvent jamais être rompus. Que d'autres cherchent à lui ouvrir de nouvelles sources de gloire ou d'industrie , à lui gagner la protection des Puissans de la terre , à lui obtenir des avantages , des privilèges désirés , j'applaudirai sans doute à leurs efforts ; mais les citoyens que je bénirai sur tout , ceux que je demanderai sur tout au Ciel pour elle , ce sont ces Magistrats religieux , vigilans , attentifs à réprimer les désordres et les scandales ; ces pasteurs zélés , ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ qui sont *émus à jalousie pour le Seigneur* , qui se font gloire de prêcher la bonne nouvelle de notre réconciliation avec Dieu par son Fils ; ces *riches selon Dieu* qui font servir les biens de la terre à protéger l'innocence , à instruire dans les saintes lettres l'enfant délaissé,

à retirer du désordre ceux que l'infortune y avoit fait tomber, qui par des secours donnés à propos arrêtent le murmure sur les lèvres de l'indigent et lui font bénir la Providence ; ces hommes courageux qui se prononcent pour la religion et disent, comme Josué : *Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel* (1) ; ces pères vertueux, ces dignes chefs de famille qui commandent à leurs enfans, à leurs serviteurs d'adorer le Très-Haut, le Dieu des miséricordes, et qui seront obéis d'eux encore, même après les avoir quittés.

Piété, vertu, vertu pure, humble, évangélique, c'est donc vous que ma voix rappellera sans cesse dans nos murs ! C'est la décadence des mœurs et de la foi qui prépara nos malheurs. C'est dans la restauration de la foi et des mœurs que j'en vois le remède. Eh ! de quelle félicité, de quelle paix pourroit jouir un peuple si le Maître du monde, si Celui qui peut tout est irrité contre lui ? Mais, j'ai besoin de l'espérer, il reste à notre patrie un gage, un gage assuré, hélas ! je n'ose dire de la protection du Ciel, mais au moins de sa patience, de sa longue tolérance. Plus de dix justes habitent au milieu de nous. Si plus heureux que d'autres peuples nous n'avons pas bu jusqu'à la lie dans la coupe

(1) Jos. XXIV, 15.

de la colère, c'est à eux, à eux sans doute que nous le devons. Et si ce troupeau d'élite s'accroissoit au milieu de nous, que n'aurions-nous pas droit d'espérer !

Que tardons-nous, M. F., à nous rallier autour d'eux ? Soutenons-les. Encourageons-les par nos respects, par notre reconnaissance. Demandons au Seigneur de nous les conserver, d'en augmenter le nombre. Demandons-lui de nous apprendre à les imiter, comme ils sont eux-mêmes les imitateurs de Christ, du Saint, du Juste par excellence. Demandons-lui d'allumer dans notre âme le feu de cette foi qui *purifie le cœur* et l'élève, de cette piété qui rend l'homme ami de son Dieu et protecteur de ses frères. Demandons-lui de nous revêtir tous de sa justice, de cette *justice qu'on obtient de Dieu par la foi* (1) ; de nous mettre tous en état de lui adresser la prière du juste, cette prière dont l'Écriture dit, qu'elle *est d'une grande efficacité* (2) ; cette prière qui toujours accompagnée d'une profonde humilité, toujours faite au nom de Jésus-Christ, toute fondée sur ses mérites et son intercession, peut seule être reçue favorablement et nous faire trouver grâce à ses yeux. Ainsi soit-il.

(1) Philip. III, 9.

(2) Jaq. V, 16.